

"Cette crise, comme celle des gilets jaunes, concentre toutes les angoisses de notre société"

Cette crise sanitaire était l'occasion de se faire, ou plus exactement de se refaire, pleinement citoyen, de retrouver la marche du collectif. Mais en lieu et place, nous n'avons que des invectives, des noms d'oiseaux et des actes abjects comme de détruire une pharmacie, déplore le médiologue Bruno Lavillatte.



"Comment peut-on penser que se faire vacciner ou présenter un passe sanitaire est une atteinte aux libertés fondamentales si l'on n'a pas une haute conscience de soi-même", écrit Bruno Lavillatte. - Hans Lucas via AFP

Un matin, en voiture, débat révélateur sur une grande radio périphérique autour du passe sanitaire et de la vaccination. Insultes, informations tronquées, mépris réciproque. Degré zéro de la vie normale d'une société policée et rationnelle, héritière des Lumières, et symptômes d'une déshumanisation de nos rapports sociaux et de la détérioration des valeurs du langage. Ce doit être, comme l'écrit Paul Valéry, *"le pathétique de notre état"* d'aujourd'hui, individuel et collectif.

Naïvement, j'avais pensé que la crise sanitaire serait l'enjeu d'un consensus, d'une convergence de responsabilité et d'une éthique qui lui correspondrait. Je pensais que le combat à livrer contre cette pandémie eût été l'occasion – non pas rêvée mais accidentelle - d'envisager l'autre, au sens même où Emmanuel Lévinas l'entendait, faisant *"de moi devant autrui, un être infiniment responsable"*. Eh bien, je tombe de haut.

Naïvement, je songeais à l'avatar - en l'occurrence paradoxalement positif ici - de la démocratie tel que Tocqueville l'avait pensé, avec la montée en puissance d'une tyrannie de la majorité, *"despotisme de la majorité"*, qui eut été le signe de la mise en œuvre d'une éthique de la responsabilité juridique et morale : se faire vacciner et mettre en place le passe sanitaire pour permettre au plus grand nombre d'envisager l'autre dans son altérité radicale. De le sauver. De faire confiance à la science. De croire à l'accélération du progrès quand elle est nécessaire. De faire vraiment société devant la difficulté commune. De renforcer une humanité, disons, défaillante en ce qu'elle se décompose en petits cercles. Qu'elle s'atomise en tribus, pour reprendre Michel Maffesoli.

Inversion des valeurs, chaos médiatique

Or, j'avais occulté un peu vite une réalité de notre société : il fallait que l'autre ait un visage, qu'il ne se réduise pas à un simple profil numérique où le visage se fait virtuel, se met en scène, se décompose de son immédiateté pour prendre la pose pour une autre altérité, tout aussi virtuelle... Sans visage, pas de dialogue, pas de prise en compte d'un point de vue autre que le mien dans l'ordre du

langage, pas un clin d'œil qui ponctue une parole, mais en lieu et place, des invectives, des noms d'oiseaux, des actes abjects – détruire une pharmacie, s'en prendre physiquement à des personnes parce que pour les agresseurs, ces gens-là ne sont pas des visages mais le simple masque abstrait – la simple personne - de leur engagement ! Je sais que ces "événements" sont minoritaires mais ils sont. À se demander si cette impossibilité de débattre d'une manière générale et d'envisager la crise qui lui est consubstantiellement liée, n'est pas l'un des premiers effets très directs de la "numérosphère" dont parle Régis Debray !

À cette déconvenue, s'est très vite ajouté un très angoissant constat : celui de voir en direct une histoire dévoyée pour quelques-uns, mais de plus en plus nombreux, puis reprise dans les discours, puis relayée par les réseaux sociaux, accentuée. "L'homme moderne est perdu pour le livre", écrit Valéry mais il semble aussi perdu pour l'Histoire. Associer le petit passe sanitaire à l'étoile jaune, ce n'est pas reprendre un symbole, ni même le détourner ; c'est nier l'histoire, c'est nier sa réalité, c'est nier "la pauvre face informe du dernier jour de Jean Moulin" comme c'est nier que "depuis deux ans, je vivais sans visage. Nul miroir, à Buchenwald", écrivait Jorge Semprun.

Plus encore, la forme (ou plutôt l'in-forme) de ce débat traduit une véritable inversion des valeurs et sa traduction en une forme de chaos social et, en l'occurrence, médiatique. Elle se fait passer pour morale, voire plus que morale, invoquant la liberté radicale de soi, se foutant de la potentielle souffrance de celui qui n'est pas moi, oubliant l'autre pour se concentrer sur sa petite personne, usant des termes de "diarrhée", de "collabos", etc. Dès lors, ce débat devenu informel au sens radical du terme, tombe dans cet esprit politique dont parle Paul Valéry - et que naturellement il dénonce - en introduisant

"dans la circulation, dans le commerce, de la fausse monnaie intellectuelle, [...] des notions historiques falsifiées ; [construisant] des raisonnements spécieux ; en somme, [se permettant] tout ce qu'il faut pour conserver son autorité, qu'on appelle je ne sais pourquoi morale".

Individualisme

Sans doute est-ce la faute des politiques sur le long terme, avec leurs errances, leurs doutes et l'oubli des grands principes ! Peut-être. Mais n'est-ce pas d'abord notre faute commune, celle de ne plus nous assumer comme citoyen ?

Justement, cette crise sanitaire était l'occasion de se faire, ou plus exactement de se refaire, pleinement citoyen, de retrouver la marche du collectif, de se repenser dans une totalité, non pour s'y dissoudre, mais pour l'assurer de sa pérennité. De son dépassement contre sa chute. De sa grandeur contre sa décadence. Elle était l'occasion de renouer avec l'enjeu de la démocratie révolutionnaire en acceptant de perdre un peu de sa liberté individuelle pour gagner celle, plus haute et plus noble, de liberté collective où **l'intérêt général** – la protection de la santé est inscrite dans la Constitution - demeure l'horizon de l'action politique.

Alors oui, nous sommes prêts pour une dictature mais pas celle dénoncée par ceux qui l'annoncent à grand renfort de médias et d'oublis de l'Histoire. Je veux parler des minorités sûres d'elles-mêmes, utilisées par les complotistes, infiltrées et gangrenées par les nostalgiques de toute espèce. Voyez les sous-entendus, écoutez les silences, décryptez les pancartes... Au fond, en l'occurrence,

"l'image d'une dictature est la réponse inévitable (et comme instinctive) de l'esprit quand il ne reconnaît plus dans la conduite des affaires l'autorité, la continuité, l'unité, qui sont les marques de la volonté réflé-

chie et de l'empire de la connaissance organisée", écrivait Valéry, l'infatigable penseur et passeur entre deux mondes.

C'est peut-être ce que nous vivons.

Comment peut-on penser que se faire vacciner ou présenter un passe sanitaire est une atteinte aux libertés fondamentales si l'on n'a pas une haute conscience de soi-même. Une haute opinion de sa propre individualité. Si l'on n'a pas, tout simplement, oublié d'être citoyen et de jouer collectif ! C'est là qu'elles sont dangereuses, ces minorités, si l'on n'y prend pas garde !

"Hier, on disait merde à Dieu, à l'armée, à l'Église, à l'État. Aujourd'hui, il faut apprendre à dire merde aux associations tyranniques, aux minorités nombrilistes, aux blogueurs et blogueuses qui nous tapent sur les doigts comme des petits maîtres d'école", écrivait malicieusement Riss, le directeur de la rédaction de Charlie Hebdo.

Idiosphère

Ce matin du 6 août, alors qu'un débat radiophonique autour de cette question aurait été salutaire pour toutes et tous, ce matin a montré combien cette crise – comme celle des gilets jaunes - concentre toutes les angoisses de notre société, ses défauts, ses vagabondages intellectuels de la part de ceux à qui il appartiendrait de formuler rationnellement et calmement un point de vue. Il a montré combien l'autre ne m'intéresse plus, ou si peu, et qu'il peut crever intubé dans l'anonymat le plus complet, sans visite et dans un face-à-face avec soi, certes toujours celui de la mort, mais dont la société et même la famille sont exclues.

Dans ce débat, aucun argument rationnel ne passe puisque les chiffres sont considérés comme faux, les témoignages des médecins à la solde des grands groupes, ceux des soignants réduits à un manque de lits — ce qui est vrai — et ceux des malades guéris, sans réalité... puisqu'ils sont guéris, preuve que ce n'était pas si grave. Quant aux morts...

En réalité, avec la tournure de cette crise, nous sommes entrés dans l'idiosphère au sens fort du terme puisque c'est bien le comportement singulier et particulier qui est le marqueur d'une vérité de groupe qui s'apparente davantage à une formation tribale que sociale. Bref, c'est bien à une déresponsabilisation citoyenne à laquelle nous sommes confrontés au nom de la défense du citoyen - dont on nous rebat les oreilles en oubliant sa réalité philosophique, juridique et morale - et de sa liberté fondamentale imprescriptible. C'est tout le contraire de Rousseau qui voyait dans le droit, l'expression d'une société qui a choisi la culture plus que la nature. Les autres, plus que moi. Aujourd'hui, le vaccin plus que la mort. Et le passe sanitaire, plus que mon propre petit territoire. Depuis ce matin, j'aime mieux gueuler avec Rousseau qu'avoir raison avec les loups.

À LIRE AUSSI :

- ["C'est quoi la prochaine étape ?" : la violence contre les professionnels de santé s'accroît](#)
- [Les manifestations anti-passe sanitaire ou la liberté usurpée](#)
- [Et si le Covid-19 avait montré l'importance des régions et collectivités territoriales ?](#)